

BOURRASQUES AU CAP HORN

- « Quand Yves a disparu, c'était juste après la fermeture de son usine, alors tu penses bien... quand ils l'ont repêché dans la Laïta, ils ont vite classé l'affaire. Pourtant j'y crois pas moi, au coup du gars qui se jette à l'eau par désespoir. Sûr qu'il était secoué, comme tous les autres licenciés économiques mais de là à se tuer, non ! C'est impossible ! Alors avec les autres, on s'est dit qu'il fallait t'en parler. Aussi, comme t'étais pas là pour l'enterrement, on a pensé que tu savais peut-être pas, depuis le temps que t'es parti euh ... en ... vacances... ».

«En vacances » oui, on peut dire ça comme ça ! A l'usine quand un collègue partait en cure de désintoxication, on disait qu'il allait faire un « stage de poseur de moquette ». A l'arsenal de Brest, on parle de « stage de voile ». Une façon, entre ironie et pudeur, de parler de celui qui a dû soigner son alcoolisme. Pour moi, il y avait eu la désintox à l'hôpital, un vrai cauchemar, et puis pas loin derrière la plongée dans la dépression, les crises d'angoisses et l'envie d'en finir. Le séjour dans une clinique près de Lorient. Et maintenant, mon exil dans ce gîte rural à Trégunc. Bref, 5 mois et 12 jours que je n'avais pas mis les pieds à Quimperlé, ni donné de nouvelles à quiconque. A se demander comment Jean-Michel avait eu mon numéro pour me raconter tout ça au téléphone. Alors, comme un con, au lieu de lui dire qu'effectivement, je n'étais pas au courant pour la mort d'Yves et que j'allais avoir du mal à lui parler avec cet étai de chagrin qui me broyait l'estomac, c'est ce que je lui demandai :

- « Comment t'as eu mon numéro? »

- « Par le Docteur Guillou, celui qui t'as soigné quand tu ... »

- « Il vous l'a donné ???! »

- «Euh, non, c'est Joël qui s'est débrouillé, sa soeur connaît bien la femme de ménage qui fait son cabinet alors ...ben . . . elle l'a trouvé quoi »

Parfois imbibés, pas toujours très subtils, mais quand même inventifs mes copains du bar le Cap Horn !

- «Alors tu vas venir nous aider à comprendre ? » m'a relancé Jean-Michel.

- « Je ne sais pas Jean Michel, je ne suis plus trop dans la course, tu sais... »

- « On t'attend au Cap, François : on lui doit bien ça au p'tit, tu crois pas ? »

Le «petit» c'était Yves, le plus jeune de tous les habitués du Cap Horn, le moins buveur aussi sans doute.

Après avoir vaguement bredouillé une promesse de rappeler, je reposai mon téléphone et m'écroulai, assis sur le parquet, la tête entre les mains, le coeur chaviré. Yves était mort depuis déjà trois semaines et je n'en savais rien ! J'aurais très bien pu ne pas le savoir avant longtemps si Jean-Michel n'avait pas eu l'idée saugrenue que j'étais capable de faire la vérité sur cette mort. Il m'avait toujours pris pour une espèce de commissaire Moulin. Tout ça parce qu'il savait qu'avant d'être chef d'équipe dans une conserverie, j'avais vaguement été dans la police. Tu parles ! Deux ans en tant qu'administratif à la PJ à Rennes, sans réussir le concours pour me faire titulariser, ça ne faisait pas de moi Serpico ! Mais Serpico ou pas, Jean-Michel avait raison, je lui devais bien ça au petit. Je l'aimais beaucoup Yves. C'est moi qui lui avais trouvé son premier boulot, il y a déjà une dizaine d'années. C'était quelqu'un de bien, un peu soupe au lait, un peu grande gueule, toujours prêt pour les grèves, les manifs ou

les coups de poings mais surtout, un coeur en or, une joie de vivre débordante et un sourire à fossettes à faire craquer toutes les minettes du Sud Finistère ... Maintenant, c'était trop tard, je ne lui dirais jamais que je le considérais un peu comme un fils. Lui aussi, je l'avais laissé sans nouvelles. Et s'il s'était vraiment suicidé ? Et s'il avait eu besoin d'un ami à un moment où je n'étais pas là?

Secouant ces sombres pensées, je choisis de faire confiance à Jean-Michel : s'il pensait que ce n'était pas un suicide, il avait sûrement de bonnes raisons pour ça. Et sur un coup de tête, je me décidai à faire mon sac aussitôt. Pas grand-chose à prendre. Toute ma vie tenait dans un sac à dos quarante litres.

Avec l'impression d'être une balle de jocari que l'élastique ramène inlassablement à son point de départ, je pris la voie express pour regagner Quimperlé et retrouver Jean-Michel et les autres au Cap Horn. La peur me tenaillait à l'idée de me retrouver dans ce bar où j'avais passé tant de temps à refaire le monde, mais aussi à boire. A boire comme un trou, au point de me bousiller le foie et les neurones, au point d'insulter mes amis, au point de me pisser dessus et de me réveiller le matin, allongé sur le carrelage de ma cuisine, la tête dans mon vomi. Il paraît que certains ont un « alcoolisme mondain ». Le mien était sûrement plutôt prolétaire et en tout cas pas le moins du monde raffiné ... Je me garai à deux pas du Cap Horn et paralysé par l'angoisse, je restai un bon moment dans ma voiture, laissant « radio je-ne-sais-quoi » m'assommer de mélodies sirupeuses et de publicités imbéciles. Enfin, je me décidai à sortir et à pousser la porte vitrée du bar. Muselant l'envie d'une bière blonde, je demandai un Perrier à René, le patron. Interloqué de me revoir, mais fidèle à sa discrétion, il ne me posa aucune question.

Le bar était désert dix-sept heures, c'était sans doute un peu tôt. Je m'installai sur une banquette en similicuir rouge avachie et commençai à éplucher le Ouest France qui traînait là, m'attardant sur les pages sports pour voir si l'équipe de handball avait fait des étincelles.

Les premiers à arriver n'étaient que de vagues connaissances mais ils n'eurent pas la discrétion du patron :

- «Eh ben t'es revenu Fanch ? C'est quoi que tu bois ? De l'eau à bulles ? Tu sais que ça fait rouiller ? ».

- « Et puis ça rend con aussi » a rajouté un crétin nommé Gérard.

- « Et en connerie t'en connais un rayon ! » a lancé Marie la serveuse « Toi t'es tellement con que ta femme est partie et même ton chien s'est suicidé ! ».

Je ne pus réprimer un éclat de rire et lançai un coup d'oeil reconnaissant à la jolie brunette pour son soutien inattendu et son sens de la répartie. Il ne l'avait pas volé cet idiot, même si elle y allait un peu fort la petite. Pour la femme c'était sûrement vrai, mais le chien ma foi, n'était pas plus futé que son maître et s'était simplement fait renverser par une voiture quelques mois plus tôt. Gérard fit mine de se lever les poings serrés et l'air mauvais. Mais à mon grand étonnement, le regard farouche de Marie le calma illico et les choses en restèrent là.

Jean-Michel et les autres gars arrivèrent vers dix-huit heures. J'étais heureux et ému de les retrouver. Jean-Michel, l'artisan de mon retour n'était pas peu fier. Après avoir répondu le plus succinctement possible aux demandes sur ma santé et mes activités des derniers mois, je les interrogeai sur la mort d'Yves. Ils étaient tous bouleversés et révoltés à la fois par la mort de notre ami et par la légèreté de l'enquête. Ils me montrèrent les articles de journaux et me racontèrent ce qu'ils savaient :

Alors qu'il était inscrit au tournoi de fléchettes inter bars, un vendredi soir, Yves ne s'était pas montré. Il n'était réapparu que trois jours plus tard pas loin du Pouldu sous forme d'un

cadavre gonflé d'eau. Une enquête sommaire des policiers venus de Quimper avait conclu, malgré l'absence de lettre ou de témoins, à un suicide provoqué par sa situation de chômeur. Comme il n'avait pas de famille, personne n'avait pu mettre en doute ces conclusions un peu hâtives. Pourtant, d'après les gars, Yves paraissait bien dans sa peau et même d'humeur très joyeuse les jours précédents sa disparition. René, le patron me raconta :

- « Il est venu en coup de vent en fin d'après-midi le jour de sa disparition, juste pour payer son ardoise et celles de quelques copains. 160 euros. Cash ! Et il lui restait des billets. Sûr qu'il avait eu une rentrée d'argent et c'était pas les Assedic... »

De ce paiement, les policiers s'étaient trouvés confortés dans leur thèse du suicide avant d'en finir, Yves aurait voulu faire le ménage dans sa vie et partir proprement, sans plus rien devoir. Personne n'y croyait au Cap Horn : Yves était honnête mais payer des dettes avant de mourir, ça n'allait pas du tout avec son côté anar. Après avoir tourné et retourné tout ça avec les copains et bu de l'eau gazeuse à m'en saturer de CO2 au point de devenir dangereux pour la couche d'ozone, je n'étais pas plus avancé. Sa mort était mystérieuse, tout le monde était d'accord là-dessus, mais personne n'avait la moindre idée sur ce qui s'était passé. Un accident ? Ça n'était pas impossible, mais dans quelles circonstances un homme jeune, en bonne santé et excellent nageur peut-il se noyer comme cela ? Un meurtre ? Cela paraissait effrayant et difficile à croire ! Yves avait une vie plutôt calme, qui aurait pu vouloir sa mort ? Restait cet argent sorti d'on ne sait où, et qui aurait pu attiser des convoitises, mais de qui ? Un voyou moyen se serait contenté de le braquer, n'aurait pas été jusqu'au meurtre ... Une bagarre qui aurait mal tourné ?

Vers 21 heures, l'esprit plein de questions, je sortis du bar après avoir salué mes amis. Saisi par l'humidité fraîche de ce mois de février, je m'apprêtais à vite rentrer dans ma voiture lorsque Marie, la jeune serveuse à la langue bien pendue, me rattrapa :

- « Dites, vous faites une enquête sur la mort d'Yves ? ».

- « Je ne suis pas flic ».

- « Moi je sais qu'il ne s'est pas suicidé » me lança-t-elle avec une rage sombre.

Elle déglutit difficilement, et, l'air d'un chat ayant besoin de cracher une boule de poils lâcha d'un trait :

- « Yves et moi étions ensemble depuis trois mois. Et il n'était pas du tout dépressif. On devait partir, tous les deux. »

Yves et Marie ! Tiens, tiens ... Il avait bien dix ans de plus qu'elle mais ils allaient bien ensemble, tous les deux déterminés et prêts à croquer la vie de toutes leurs canines. Je comprenais mieux la mine chiffonnée, les yeux cernés et l'humeur acerbe de la jolie Marie. Elle ajouta d'une voix étranglée :

- « Le proprio d'Yves n'a pas encore débarrassé son appartement. J'ai les clés mais je n'ai pas eu le courage d'y aller depuis sa mort. Vous viendriez avec moi ? ».

- « D'accord petite Marie, si tu arrêtes de me vouvoyer comme si j'étais un notaire de 112 ans. ».

Elle me lança un pauvre sourire et acquiesça.

Nous n'en menions pas large en montant chez Yves. La petite me tendit la clé. Nous eûmes tous deux un recul à l'ouverture de la porte : tout était sens dessus dessous, le sol jonché de papiers de vêtements, de coussins, et d'objets en tout genre, les placards ouverts et vidés !

Yves n'était pas spécialement un homme d'intérieur, mais je doutais que ce désordre fut le sien. Une fouille policière peut-être, un vol ? Je sonnais chez la voisine d'à côté. La commère

en bigoudis ne se fit pas prier lorsque je lui demandais si elle avait vu ou entendu celui ou ceux qui avaient retourné l'appartement.

- « Ah dame oui que j'ai entendu ! Ils ont fait un sacré raffut, c'était un dimanche matin à sept heures, parlez si j'ai remarqué ! ».

Je demandai si elle pensait qu'il s'agissait de policiers mais selon elle, la police était venue quelques jours après et avait été moins bruyante et plus aimable que les deux « malpolis » qui avaient ravagé l'appartement.

Intrigués et perplexes, Marie et moi nous entrâmes chez Yves, poussant du pied ce qui traînait par terre. Elle ramassa deux livres et une tasse brisée sans trop savoir qu'en faire puis éclata en sanglots silencieux. Maladroitement, je posai ma main sur son épaule.

Elle se jeta dans mes bras et pleura encore plus de larmes que je n'avais bu d'eau à bulles. Je la laissai s'accrocher à moi, essayant d'oublier que je n'avais pas touché de femme depuis fort longtemps et de garder mes mains dans des « zones neutres » de son corps si frêle. Peu de temps après, épuisée par ces larmes, elle s'endormit sur un coin de canapé. Je la couvris d'un plaid polaire trouvé au milieu d'un tas de paperasse éparpillée. Puis, méthodiquement, je commençais à tout ranger. C'était inutile, Yves ne reviendrait jamais habiter ici, mais rien n'aurait pu m'en empêcher. Trois heures après je n'étais pas plus avancé et je n'avais rien trouvé expliquant la noyade de mon ami. Mais l'appartement avait repris une allure habitable. Marie se réveilla et effrayée à l'idée de ce que son père, « un vieux réac violent », allait dire de son retour si tardif, s'en fut en courant. Quand à moi, je décidais de rester dormir là, autant par fatigue que par peur de retourner chez moi, dans le studio que j'avais gardé à Quimperlé et où m'attendaient tant de mauvais souvenirs.

Je suis resté cinq jours chez Yves, cloîtré, à ruminer les idées les plus folles, à chercher un signe, un indice, un message, refusant même les appels des copains du Cap Horn. J'avais l'impression de retenir un peu de la vie de mon ami en farfouillant sans pudeur dans ses affaires, en vidant son dentifrice et sa mousse à raser. Marie venait m'apporter à manger et quelques nouvelles du monde. Réunis par le chagrin et par une sorte d'amitié improbable, nous parlions des heures, elle pleurait beaucoup mais je réussissais aussi à la faire rire de temps en temps. Elle me racontait sa courte vie, déjà bien mouvementée. Et surtout elle me parlait intarissablement de « son » Yves et de leurs projets. Elle avait préféré qu'ils gardent un temps le silence sur leur relation à cause de son jeune âge (dix-huit ans tout juste) et de son père, « un tyran complètement allumé qui aurait fait un scandale et de sérieux ennuis à Yves », mais c'était du sérieux, pas une simple aventure.

Elle m'expliqua qu'Yves voyait son licenciement comme un coup de pouce pour un nouveau départ. Pour mettre un peu d'argent de côté, il avait un petit boulot sur lequel elle ne put m'en dire plus sauf que c'était au noir. Il lui avait promis que dès que possible, ils partiraient tous les deux, en Amérique du Sud ou au Québec. D'ailleurs, il lui avait fait faire un passeport deux mois plus tôt, dès sa majorité.

Après ces interminables journées à m'immerger dans la vie d'Yves, j'avais l'impression que plus je rentrais dans son intimité, plus le mystère autour de certains pans de sa vie s'épaississait et me résistait : le « petit boulot » mystérieux, et en lien ou non, l'argent apparu brusquement dont il n'y avait aucune trace sur ses relevés de compte ni dans ses papiers. En tout cas, ces cinq jours à ruminer et à ressasser mirent à mal ma fermeté d'alcoolique abstinent. Le placard à bouteilles me lançait des appels de plus en plus pressants. Afin d'éviter la tentation, je décidai de tout vider dans l'évier. Je renversai d'abord le pastis et le vin blanc (en priant pour que mes copains du Cap Horn n'apprennent jamais quel sacrilège j'avais commis !), et c'est en soulevant la crème de whisky que je remarquai le ruban adhésif marron collé sur le fond de la bouteille. Détachant le scotch, je mis à jour une petite clé. Une clé « minut » orange vif que je reconnus aussitôt : c'était un double de la clé de mon

appartement. Je l'avais donnée à Yves quelques mois plus tôt, en cas de besoin, et aussi pour lui témoigner ma confiance. Nous avons plaisanté tous les deux en disant que si je partais en vacances à Tahiti, il viendrait arroser le chat et nourrir les plantes ... Pourquoi Yves avait-il pris soin de la dissimuler aussi bien ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Et moi qui avais évité de retourner dans mon studio alors que cela semblait à présent la seule piste ! Je me précipitai aussitôt dans ma voiture et roulai jusqu'à chez moi aussi vite que me le permit mon vieux tacot.

J'ouvris la porte avec prudence, mais seuls l'odeur de renfermé et les mauvais souvenirs me saisirent à la gorge. L'appartement était vide et poussiéreux mais presque dans l'état dans lequel je l'avais laissé.

A l'exception toutefois d'un petit sac de sport bleu à bandes blanches et d'une enveloppe kraft portant mon nom qui trônaient sur mon évier.

J'ouvris d'abord le sac et y trouvais des liasses de billets de 20 €, des dizaines de liasses ! Le sac était rempli : plus d'argent que je n'en avais jamais vu. Abasourdi, je décachetai l'enveloppe d'une main tremblante. Dans un mot assez long mais visiblement griffonné à la hâte, Yves m'expliquait qu'il laissait ce message au cas où je repasserais chez moi avant son retour. Il avait besoin d'une planque pour cet argent pendant deux ou trois jours, le temps d'organiser son départ. Et au cas où il lui arriverait quelque chose (!) il m'expliquait d'où venait l'argent. Se retrouvant au chômage, il avait accepté la proposition d'un ancien copain et était devenu, une sorte de coursier (à moto) pour un voyou local qui se prenait pour le roi du monde. Lors d'une « course », par hasard, il avait eu vent d'un transport de fond exceptionnel lié à un trafic organisé par des anglais de passage dans le Morbihan. Sur un coup de tête, saisissant l'opportunité, il avait dérobé cet argent (en fracturant le coffre de la voiture où il avait vu transférer le sac). Il voyait là une chance de refaire sa vie. Il pensait avoir réussi son coup avec discrétion mais envisageait cependant de partir rapidement pour éviter les ennuis.

A partir de ces explications il n'était pas difficile d'additionner deux et deux et de deviner que la noyade d'Yves était sûrement un règlement de comptes où un « interrogatoire » trop poussé ! Le saccage de son appartement était dû à une fouille en règle pour retrouver l'argent.

De rage, je lâchai un juron qui résonna dans le studio vide. Yves, mon ami, celui que je pleurais depuis plusieurs jours avait été assez stupide pour se retrouver impliqué dans des trafics louches et surtout avait eu la prétention de doubler impunément des truands ! Quel imbécile, quel sombre crétin, quel con ! J'étais en colère et déçu, cette mort était idiote et pitoyable. Il ne s'était pas suicidé, mais n'avait-il pas bien cherché ce qui lui était arrivé ? Après avoir tempêté et passé ma colère la porte des toilettes, je me calmai et m'assis pour réfléchir un peu. Yves avait fait de très mauvais choix et une énorme erreur. Mais j'étais bien placé pour savoir que tout le monde peut faire de sacrées conneries dans sa vie. Sa mort n'en était pas moins un drame et ceux qui avaient fait ça des assassins. Depuis quelques jours à ressasser sa mort à m'attendrir sur Yves (et sur moi-même aussi sans doute), j'étais en train de le transformer en une image idéale, celle du fils parfait que je n'avais jamais eu. Yves était juste quelqu'un de bien et d'attachant mais qui comme tout un chacun était capable du meilleur comme du pire. Il avait payé bien cher son manque de jugement. Et ce qui lui était arrivé était triste et injuste. Mais je comprenais qu'il ait été tenté par cet argent. Plus je regardais le sac et mieux je comprenais son envie d'en profiter pour recommencer sa vie. S'il n'avait pas eu un peu de malchance ou de maladresse il aurait pu être déjà installé au soleil, au Brésil ou au Venezuela comme il en rêvait. Oui décidément, je comprenais très bien.

Je recopiai les faits, les noms qu'Yves me citait dans une lettre que je destinai à la police. A eux de se débrouiller, j'en avais assez fait, le temps était venu pour moi d'arrêter la chasse

aux fantômes et de laisser Yves prendre sa place, celle qu'il aurait toujours dorénavant : au fond de mon coeur et de ma mémoire. Je fis un autre mot pour les gars du Cap Horn où je leur expliquai - presque - tout et où je glissai quelques liasses de billets. Le sac de sport à l'épaule, je sortis de mon studio sans jeter un regard derrière moi, sans même fermer la porte à clé. Je passai déposer les enveloppes au Cap Horn, à l'intention de Jean Michel. Il s'occuperait bien de tout ça. Après un détour par le cimetière où je réussis à dire adieu à Yves presque sereinement, je me retrouvai en bas de la tour gris sale où habitait la belle Marie avec son barjo de père. Je l'appelai sur son portable. L'âme au bord des lèvres, frôlant l'implosion cardiaque, je lui demandai :

- « Marie, tu as toujours ton passeport ? »

- « Oui dans mon sac à main. »

- « Ne me pose pas de questions princesse, ne dis rien, écoute seulement l'Amérique du Sud c'est trop exotique pour un vieux déglingué comme moi, mais le Québec ça me dit bien. Je t'attends en bas dix minutes, pas plus, après je pars, je te laisserais juste un sac sur les boîtes à lettres, ne le laisse pas traîner, c'est important. »

Je raccrochai sans lui laisser le temps de répondre, me demandant si elle avait bien compris que j'avais l'audace de lui demander de partir avec moi.

Une minute et douze secondes plus tard, avant même que ma respiration ait pu reprendre son cours, je la vis débouler de l'escalier, une lumière irradiait son visage et je crois bien que ses pieds ne touchaient pas le sol ...